

Quelle étrange question qui en recouvre plusieurs autres. Certains m'ont dit : « Elle est trop vaste. » ; d'autres : « Mais c'est idiot de se poser cette question. »

Cette question est, pour moi, l'incarnation d'une strate ultime qui valide, en un élan unique, toutes les autres. Qui dit strate, dit place... Mais la place peut-elle se résumer à un lieu : musée, galerie, un mur, un couloir, une salle de concert ? La place de l'Art semble toute désignée. Sa place est celle de l'objet observé. Nous observons une image, une création et par notre observation nous en faisons de l'Art. Si je suivais le raisonnement jusqu'au bout, je dirais que la place de l'Art est essentiellement dans notre regard. Comme le souligne Pascal Ordonneau cette place évolue au fil de nos expériences et du maniement des cultures.

Cependant, l'art n'est pas que cela, il est mouvant, vivant... C'est une chose étrange qui évolue, palpite. C'est ce que Jean-Dominique Goareguer va vous inviter à découvrir.

Comme le souligne Maurice Denis (*Théories 1890 -1910*), il nous faut nous « rappeler qu'un tableau avant d'être un cheval de bataille, une femme nue ou une quelconque anecdote, est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées ». Et ces surfaces trouvent leur place dans des galeries. Ces lieux d'exposition sont aussi des lieux de batailles, d'affirmation de choix et de positions intellectuelles souligne Denise Vernerey.

L'art est essentiellement strates, couches, brisures du temps et de l'espace. Il peut être pictural, fractal, sculptural. Il a différents supports, conceptions. Comme le souligne Kandinsky (*Du Spirituel dans l'art, et dans la peinture en particulier*) : « Toute œuvre d'art est l'enfant de son temps et, bien souvent, la mère de nos sentiments. Ainsi de chaque ère culturelle naît un art qui lui est propre et qui ne saurait être répété. » Quelle est notre ère ? Elle est celle de l'éclatement. À l'heure des nouvelles technologies, des réseaux sociaux, alors que toutes les formes d'art semblent désormais toucher tout le monde, la place de l'Art n'est pas assurée.

Notre temps est celui du questionnement, de la mise à mort de certains systèmes. D'une part, nous sommes allés trop loin dans la notion de *Marché de l'Art*. Un marché qui spéculer sur la mort des artistes et leurs fonds d'œuvres. Marché qui vend même des œuvres invisibles ou les expose au Musée de l'Art Non-visible (MONA). Alors, sans doute faut-il se poser la question de sortir l'art des ghettos. C'est ce que fait l'artiste Julien Friedler en créant ses œuvres mais surtout en mettant en place le *Boz*. Un univers mouvant aux valeurs d'échanges et d'amitié. L'art devient un vecteur de paix intérieure, loin du bruit et de la fureur. Il est un refuge mais aussi un dépassement de soi.

D'autres artistes ont choisi de vivre la ville, de lui redonner des yeux et des oreilles. C'est le cas de Franck Senaud. Il nous livre ici

son sentiment créatif, ses yeux s'éclairent, les lumières urbaines frétilent, les bruits recomposent une mélodie. L'important est là : montrer l'architecture, dessiner les espaces, ouvrir les yeux des citoyens. L'art est partout. Pauline Lisowski va plus loin en montrant que justement si art contemporain il y a, alors il doit être exposé dans des parcs, dans des jardins dans des lieux de passage.

Dans nos villes bruyantes et trop souvent sourdes, l'art est là, il faut juste le saisir. C'est Laurent Eyraud-Chaume qui poursuit cette vision en narrant sa rencontre avec les mots. Les siens, comme ceux des autres, sont devenus un art. Sur les planches, sous les lumières, il donne à entendre, à voir.

La fragilité actuelle de la place de l'art et encore plus de l'artiste, tient au fait que non seulement, aujourd'hui, nous pouvons facilement accéder à des œuvres, mais nous pouvons également en créer. Nos téléphones filment, photographient, nos ordinateurs, nos tablettes sont devenus des lieux de montage, de fabrication. Mais faisons-nous de l'Art ou sommes-nous simplement en train de participer à une société devenue de commentaires, de cris individuels ?

L'art, plus que jamais, incarne aujourd'hui un faux dieu, Jean-Louis Sagot-Duvaurox démonte ce fétiche moderne. Il prend le temps de s'attarder sur l'histoire, celle des faux miroirs. Tous ici pourtant nous nous accordons sur un point : la force vivante de l'art. Ce désir qui nous pousse à créer, à défaire les barrières des codes.

Connaître la place et le statut de l'art demeure une question primordiale dans notre société. Sa place est un indicateur sans doute celui du mieux-



être. L'art est vivant et partout. Il faut s'en saisir et le donner à voir, mais surtout proposer une éducation à l'image. Car c'est dans l'image que réside le mauvais prisme, ce faux dieu. L'art est un travail, il n'est pas simple image mémorielle d'un présent continu. Il est la résultante d'un travail sur soi et sur son environnement. Aujourd'hui, dans l'éclatement du monde, il faut que l'art réinvente ses formes, ses outils. La question serait alors de savoir quels sont les liens entre *temps* et *art*.

Ce sera l'objet du second numéro de *Kritiks*.

Bonne lecture !

SONIA BRESSLER